



Léa Drucker,
épatante en flic
de l'IGPN dans
“Dossier 137”
de Dominik Moll.
Entretien.

Écrans pp.4-5

©FANNY DE GOUVILLE/HAUT & COUR

ARTS LIBRES

SEMAINE DU 26 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE 2025
37^È ANNÉE - N^o 48



Bernard Villers, une peinture qui interroge
le visible autant qu'elle le réinvente.

Arts pp.14-15

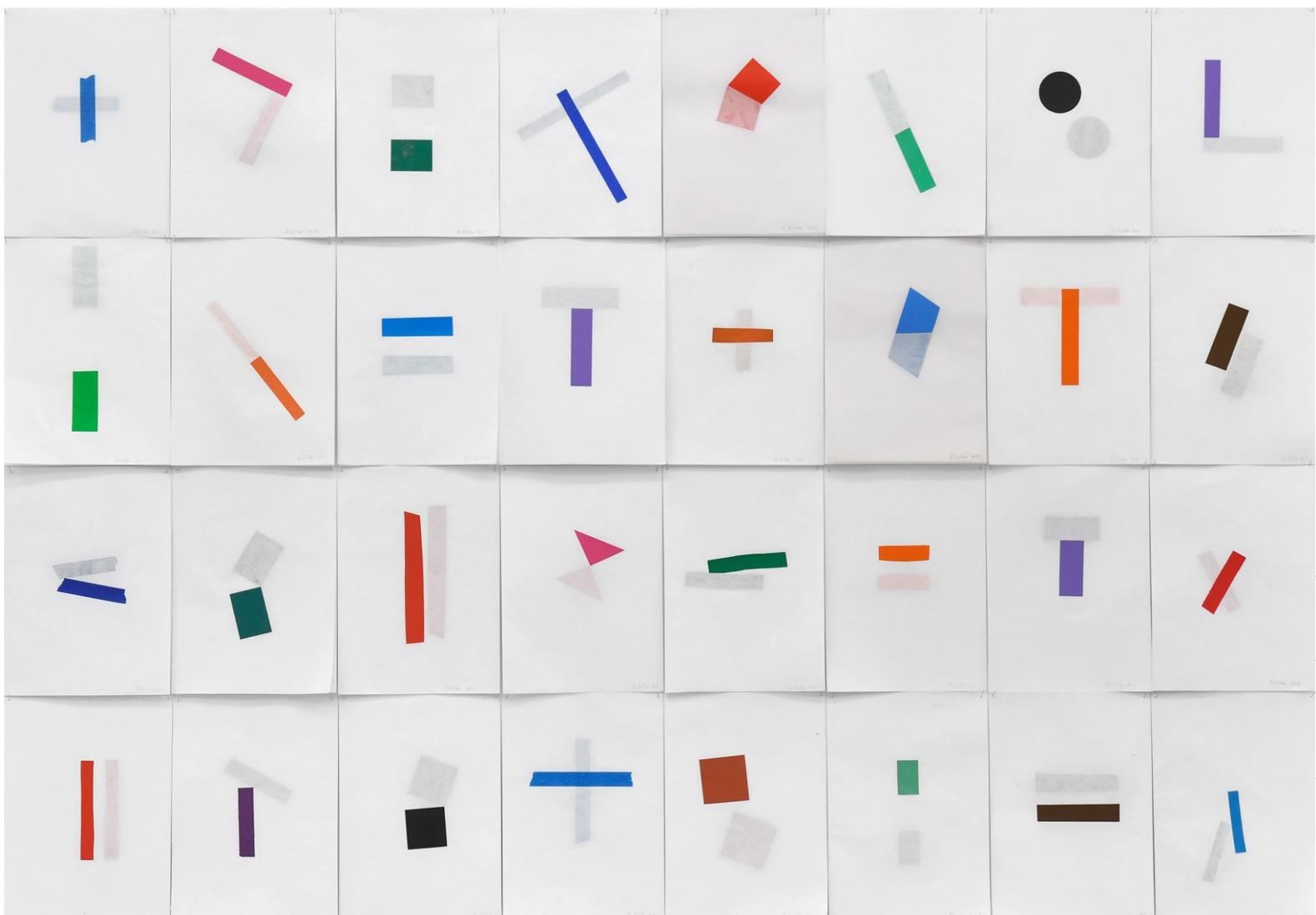
Simon Johannin évoque brillamment
le sort d'un enfant dans une “colonie
pénitentiaire”. Focus sur l'histoire
de ces institutions.

Lire pp.26-27

Maladresses, dissimulations,
hésitations : les erreurs policières
coûtent cher dans “The Tower”.

Séries p.10





Bernard Villers, Recto/Verso, 2016, collage, 118,8 x 168 cm.

COURTESY L'ARTISTE ET IRÈNE LAUB GALLERY. CRÉDIT PHOTO: AMÉLIE BATAILLE

La poétique du presque-rien de Bernard Villers

Pensée vive, jeux de transparence et gestes minimaux révèlent une peinture qui interroge le visible autant qu'elle le réinvente.



★★★ Bernard Villers. Collage, décollage, recollage Art contemporain Où Irène Laub Gallery, rue Van Eyck 29, 1050 Ixelles.

www.irenelaubgallery.com Quand jusqu'au 20 décembre, du mardi au samedi de 11h à 18h ou srdv.

Depuis les années 60, Bernard Villers (Bruxelles, 1939) occupe une place singulière dans le paysage artistique belge. Formé à La Cambre, au sein de l'atelier de peinture monumentale dirigé par Paul Delvaux et Jo Delahaut, marqué par le souffle constructif de l'abstraction géométrique et l'ouverture conceptuelle de son époque, il développe dès le début des années 70 une pratique à la fois méthodique, libre et étonnamment vivante.

Son œuvre, guidée par une exigence de clarté et un plaisir manifeste du faire, s'est façonnée en marge des dogmes, au plus près du réel: celui des matériaux simples, de la lumière changeante, des gestes élémentaires...

À travers ses peintures, ses interventions sur papier et ses nombreux livres d'artiste, Bernard Villers interroge l'essence même de la couleur. Celui-ci n'est jamais motif, mais présence, phénomène. Sa filiation évidente avec Jo Delahaut, son dialogue silencieux avec Ellsworth Kelly ou encore sa proximité de pensée avec le mouvement *Support-Surfaces* situent sa recherche dans un champ où la peinture se réduit à ses constituants fondamentaux: le support, la surface, les pigments et la lumière.

La puissance de l'économie

L'exposition présentée chez Irène Laub s'inscrit dans le prolongement naturel de la rétrospective organisée cet été à la Fondation Verbeke (sous le commissariat de Marie Verboven). La sélection bruxelloise en reprend le titre *Collage, décollage, recollage*, mais aussi, et surtout, la dimension kaléidoscopique en rassemblant un ensemble d'œuvres historiques et récentes sur papier, accompagnées de peintures d'un minimalisme radical.

Ici, tout semble tenir dans le presque-rien. Les plis, les retournements, les déchirures, l'usage de matériaux modestes (papiers pelure, patrons de couture, cahiers d'écolier...) composent une grammaire sobre et rigoureuse.

Dans ses expérimentations, la couleur n'est jamais employée pour illustrer. Elle surgit comme une conséquence d'un geste, d'un contact, d'une superposition. Bernard Villers fait de la finesse du papier, une alliée, pour provoquer une réflexion sur notre perception, sur ce qui est vu, ce qui est caché et toutes les nuances à mi-chemin entre les deux. Dans l'œuvre intitulée *Retour* (1978), une fine bande rabattue sur le côté droit montre l'écart entre la couleur brute, intense, et sa version filtrée, atténuée.

Cette économie de moyens est sans cesse nourrie de préoccupations minimalistes. Faire moins. Dire davantage. L'artiste s'intéresse aux procédés de réduction, d'épuration et d'organisation qui permettent d'aiguiser le regard. Mais son minimalisme n'a rien de froid. Il est chargé d'une sensibilité espiègle, d'une attention aiguë au détail et d'une curiosité constante pour ce qui surgit "en passant". L'artiste lui-même confie: "Je m'astreins à une certaine logique, mais ce sont les surprises qui donnent au travail sa dimension poétique". Et c'est bien là tout le génie de sa démarche: ne jamais opposer rigueur et inattendu. Au contraire, la rigueur devient alors la condition de l'inattendu.

Ce qui est vu, ce qui est caché

L'un des axes majeurs de l'exposition réside

dans cette exploration des phénomènes perceptifs: la persistance rétinienne, la réversibilité, la transparence, l'absorption... Bernard Villers ne cherche pas à les théoriser, mais à les rendre visibles, tangibles.

Certaines séries, comme *Recto/Verso* ou les *Retournements*, mettent en jeu la coexistence simultanée de l'endroit et de l'envers. Dans les œuvres ici réunies, sa pratique trouve peut-être le plus bel éclairage dans son installation intitulée *Recto/Verso*. La couleur – réduite à une teinte et à une forme – appliquée au dos, infuse la fibre du papier et réapparaît, transformée. La perception se déploie alors en strates: ce que nous voyons est intrinsèquement lié à ce qui tente d'échapper au regard. Cette approche entre en dialogue avec la logique de *Support-Surfaces*: disséquer la peinture pour en dévoiler l'infrastructure et faire du support un acteur à part entière du travail pictural. Mais chez Bernard Villers, cette déconstruction n'est jamais héroïque ni théorique: elle conserve la légèreté des choses simples et la modestie des matériaux trouvés. Il ne s'agit pas de dénoncer l'illusion de la peinture, mais d'ouvrir le regard à une zone plus subtile, entre présence et absence, où chaque élément (pli, ombre, contour et reflet) devient signifiant.

Le livre comme espace d'expérimentation

Le livre occupe, dans la pratique de Bernard Villers, une importance considérable. Auto-éditeur dès 1975, il fonde successivement plusieurs maisons d'édition (Le Remorqueur, Le Nouveau Remorqueur, Le Dernier Remorqueur) et développe un corpus considérable de livres d'artiste aujourd'hui largement collectionnés.

L'exposition en dévoile plusieurs, déployés dans une vitrine comme autant de constellations pliées. Dans ces objets, la couleur s'organise en séquences, le pli devient opérateur de sens et la lecture se fait parcours. Qu'il s'agisse d'un leporello inspiré par Rimbaud, d'un jeu d'échos chromatiques, de traces laissées par un papier autocopiant ou de superpositions aléatoires d'encre, chaque livre manifeste le lien profond entre structure, rythme et perception.

Le livre devient ainsi une extension naturelle de la peinture: un lieu où l'on avance, où l'on revient, où l'on découvre ce qui se cache à la page suivante avant de revenir à la précédente. Ces éditions partagent avec les œuvres sur papier la même logique du retournement, du recto-verso, de l'apparition fragile d'une couleur qui migre d'une (sur) face à l'autre.

Souvent, les mots servent de point d'appui pour générer des lignes, faire naître des surfaces. Et, inlassablement, le pli revient, tel un geste originel, structurant et récurrent, qui révèle autant qu'il dissimule, ouvrant ces zones intermédiaires, où typographies et couleurs trouvent leur souffle.

Une pensée engagée du regard

“Ce qui est là est là”, aime dire Bernard Villers. Pas de métaphore, pas de symbolique, pas d'effets surjoués: seulement la présence concrète de la couleur, du support, du geste. Et pourtant, ces œuvres – qui convoquent des papiers légers, des traces de goudron, des aplats rabattus – ouvrent une réflexion plus vaste. Elles interrogent notre manière de percevoir, de hiérarchiser, de nommer. Elles déplacent l'attention vers l'infime, le marginal, le discret, le presque insignifiant. Elles affirment qu'une feuille pliée peut transformer l'espace architectural, qu'un rabat minuscule modifie la compréhension d'un plan, qu'un verso peut devenir aussi essentiel qu'un recto.



Bernard Villers, Punt/Punk, 1980, encre indienne et papier, s.d.



Bernard Villers dans son studio, 2020.

COURTESY: L'ARTISTE ET IRÈNE LAUB GALLERY. CRÉDIT PHOTO: AMÉLIE BATAILLE

C'est là que se joue la force de son œuvre: dans cet engagement profond. Sa démarche nous apparaît non comme un discours politique explicite, mais comme une manière de résister à la saturation visuelle, au spectaculaire, au narratif imposé. Son œuvre revendique la valeur de gestes modestes, de la patience, de la curiosité, de la précision. Elle nous invite à regarder autrement. À regarder vraiment.

Cette exposition, qui traverse quarante ans de création, révèle la cohérence d'une recherche qui évolue sans jamais se renier. Les formes changent, les matériaux varient, mais les questions demeurent: comment la couleur circule-t-elle? Que devient-elle lorsqu'elle se retourne? Que fait le pli? Que révèle l'ombre? Qu'est-ce qui persiste lorsqu'il ne reste que l'essentiel? Et les réponses se murmurent dans les détails, dans les interstices, dans cette poétique de la transparence qui fait de la peinture non un écran, mais un lieu de passage dans lequel évolue notre regard.

Gwennaëlle Gribaumont

COURTESY: L'ARTISTE ET IRÈNE LAUB GALLERY. CRÉDIT PHOTO: AMÉLIE BATAILLE